

venir, moi, proscrit volontaire, j'errais encore et j'allais demander à l'inconnu de nouveaux mystères et sans doute aussi de nouvelles douleurs. Ah! seulement deux mois auparavant, je n'aurais pas cru devoir être jeté en proie à de nouveaux souffles du destin; j'avais tout fait de cœur et de tête, pendant plusieurs années, pour prévenir le retour des orages; je m'étais assis à l'ombre d'une espérance bien chère, et j'avais cru que cela me suffirait pour donner un objet désormais bien déterminé à tous mes travaux; j'étais las des secousses et des ballottements continuels d'une vie que rien n'avait pu ni fixer, ni contrôler."

Cinq jours après son arrivée à San Francisco, il se reprend à vivre et rebrousse chemin vers la Patrie, voyageant tantôt sur les convois de premières, tantôt sur les convois d'émigrés; le gousset est vide, mais la joie de revoir sa terre natale, les amis qu'il a sans raison quittés, lui donne le courage de tout affronter, de tout souffrir, et cette fois, il ouvrira enfin les yeux à la réalité. Les tribulations auront bientôt un terme. C'est dans la misère qu'il s'est assagi, qu'il a fait l'apprentissage de la vie, qu'il a appris à dédaigner l'ombre pour ne s'attacher désormais qu'à la réalité.

Buies, malgré ses nombreux voyages, avait déjà en 1878, à l'âge de 38 ans, un actif littéraire qui le fait envier. Dès sa jeunesse, il eut un goût marqué pour la littérature, il se sentait déjà le prophète qui prêche l'amour et le culte de la langue maternelle; tout le premier, il jetera le cri d'alarme à ses compatriotes, les mettant en garde contre les barbarismes, les anglicismes et les canadianismes qui se sont infiltrés dans le langage écrit ou parlé.

Le Canada français était à un tournant de son histoire, le peuple n'avait plus à lutter pour sa survivance, il lui fallait maintenant lutter pour sa langue, l'émonder de tous ces termes étrangers qui l'appesantissaient, qui l'éloignaient de plus en plus du doux parler de France; il lui fallait donner à notre littérature nationale un essor nouveau sinon la fonder; car, nous avions alors notre nationalité et notre histoire, il nous fallait avoir une littérature propre pour exprimer nos idées, nos habitudes, faire valoir nos aspirations, recueillir et transmettre nos traditions.

A peine âgé de dix-huit ans, en avril, 1858, Buies connaît déjà le mal dort souffre la langue française au Canada et se prépare par l'étude aux combats qu'il livrera bientôt.

"Ne vas pas croire, écrivait-il à sa sœur, qu'il soit facile d'écrire le français correctement, les fautes les plus grossières contre la langue passent fort bien au Canada parcequ'on n'y sait pas le français; voilà pourquoi l'on y prend de si mauvaises habitudes, non seulement dans la conversation mais encore dans le style. Je me fais corriger ici des tournures, des phrases, des expressions qui passaient pour superbes aux yeux de mes professeurs du Canada, et qui ne sont, pas même françaises; j'ai une peine infinie à écrire le français correctement non seulement à cause de mes mauvaises habitudes prises au Canada, mais parceque je n'ai pas bien le génie de la langue. Nous n'avons pas chez nous de langue maternelle, nous savons un jargon de langue; soit sûre que nous ne parlons pas du tout français; nous ne parlons pas non plus l'anglais; ce que nous parlons c'est un galimatias des deux langues, un galimatias corrompu. Si les Anglais nous entendaient parler leur langue ils nous prendraient pour des Scythes qui s'imaginent parler anglais parcequ'ils balbutient quelques mots vicieux qui ressemblent aux mots anglais; ceci va te surprendre, et cependant c'est vrai; nous ne parlons ni anglais, ni français; pour avoir le génie d'une langue, pour s'en servir sous toutes les formes qu'elle est susceptible de revêtir, il faut vivre au milieu du peuple qui la parle; ce n'est pas en Allemagne qu'on apprend l'anglais, ce n'est pas non plus au Canada qu'on apprend le français; on peut écrire une langue selon les règles de la grammaire, et n'avoir pas du tout le sentiment des variétés, des différents sens en un mot du génie de cette langue. Que diraient les latins d'autrefois s'ils nous vo-

yaient écrire le latin, s'ils voyaient les thèmes modernes même les plus purs? Ils diraient: "Ce sont des barbares qui ont écrit cela". Qu'est-ce qui fait la langue? Ce ne sont pas tant les hommes que le pays, le caractère des lieux, les changements qui surviennent, dans une nation, les circonstances, le caprice..... C'est ce qui fait que nous qui ne vivons pas en France ne parlerons jamais le même français que les français véritables; nous pourrions l'avoir aussi pur, mais ce ne sera jamais le même, car nous n'éprouvons pas les mêmes modifications, nous ne subissons pas les mêmes influences locales que nous faut-il donc faire pour avoir une langue maternelle? Il n'y a qu'à la construire avec les bons matériaux que nous possédons déjà. Et quels sont-ils? Ce sont la lecture des modèles classiques du XVIIIème siècle, l'étude de la langue française dans sa pureté et sa perfection, la connaissance de la signification des mots (Chose que nous avons fort peu cependant) enfin, les efforts pour bien parler; nous ne manquons pas de toutes ces choses mais nous les possédons à un petit degré. Si nos jeunes gens étudiaient crois-tu qu'ils ne sauraient pas mieux le français? S'ils soignaient mieux leur langage, ne parleraient-ils pas plus purement? Une autre chose à faire c'est de bannir les anglicismes; et lorsqu'enfin nous serons parvenus à parler correctement et purement, nous pourrions donner libre cours à notre langue, et la laisser subir en sûreté les influences des lieux, le caractère, le génie des habitants, le caprice des circonstances. Toutes ces choses n'altèrent pas la pureté d'une langue, mais lui donnent au contraire un caractère original, une physionomie qui lui est propre. Et notre langue devenue ainsi originale et adaptée aux habitudes, aux tendances des habitants, au cachet des lieux, tout en étant la langue que l'on parle en France n'en sera pas moins notre langue maternelle. Les peuples des Etats-Unis ont bien une langue maternelle, et cette langue cependant, c'est l'anglais, mais l'anglais avec une physionomie différente de celle qui caractérise en Angleterre. Franklin, Cooper, Howe, n'ont pas emprunté d'une langue étrangère, ce qu'ils ont écrit; ils ont cherché dans leur nature, dans l'atmosphère qui les entoure le langage qu'ils devaient parler. Un anglais n'aurait pas parlé comme Cooper; un américain chez lui, ne saurait parler comme un anglais, et cependant tous les deux s'entendent; à quoi donc tient ce prodige? C'est que les mots sont les mêmes mais les lieux différents."

Le jugement que rendait Buies à l'âge de dix-huit ans est peut-être un peu sévère, n'est peut-être pas tout à fait juste, mais il sent bien qu'il faut faire quelque chose, et dès son arrivée au Canada, il se met résolument à l'œuvre. Il lutte et luttera sa vie durant pour la conservation de la langue française sur ce sol d'Amérique. Il ne se permettra jamais, soit dans ses écrits, soit dans ses discours ou conférences, l'emploi du mot impropre. Il sera le puriste infatigable; il ne se borne pas à prêcher d'exemple, il se fait même professeur; et en 1865, il publie dans le "Pays" de Montréal, une série d'articles intitulés "Barbarismes canadiens".

C'est avec force et véhémence qu'il s'insurge contre les journalistes débonnaires qui écrivent sans études préalables, sans avoir les connaissances requises; il combat les jeunes téméraires qui remplissent les pages des revues et des journaux de leurs écrits sans en avoir les aptitudes, sans vouloir rien apprendre et rien étudier; ces jeunes qu'il qualifia un jour de "jeunes barbares". Ses enseignements ne produisent pas toujours les résultats attendus. "Mon Dieu! mon Dieu! s'écrivit-il, Et dire que j'aime mon peuple, que je crois à l'avenir d'une race comme celle-là!....."

Cependant, il ne désespère pas, il s'applique davantage si possible à n'écrire que dans un style châtié, se servant toujours de l'expression et du mot juste afin de faire aimer davantage la langue. Croyant alors que le cri d'alarme par lui lancé était la "Vox clamantis in deserto" pour quelques-uns du moins qui lui semblent réfractaires, qui continuent à abreuver le public